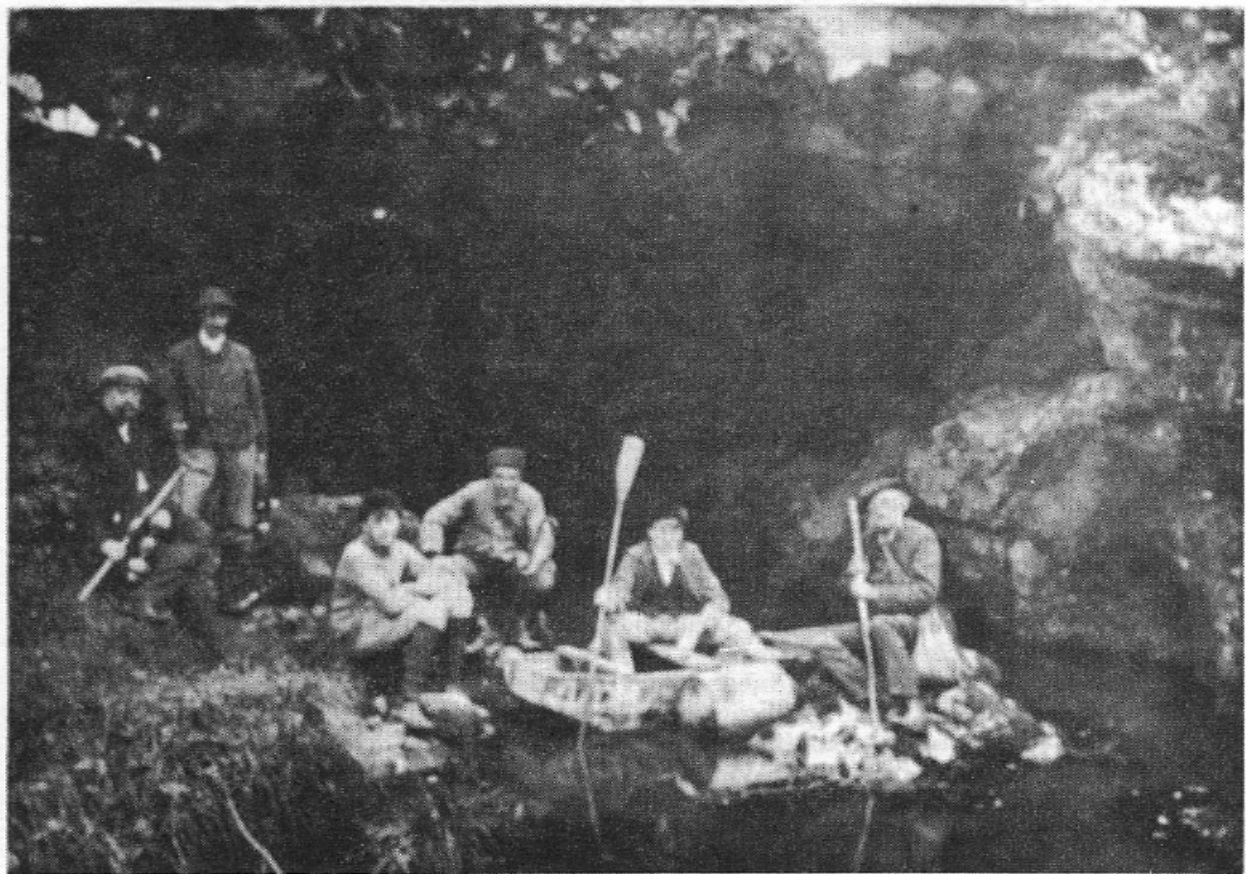


MAX, JACQUES ET LOUIS BÉGOUEN

1893 - 1981 ; 1894 - 1979 ; 1896 - 1981

Le 20 juillet 1912, Max, Jacques et Louis Bégouën, âgés respectivement de 19, 17 et 16 ans, découvraient au fond de la propriété des Espas à Montesquieu-Avantès (Ariège), les galeries inférieures du Tuc d'Audoubert sur les parois desquelles ils reconnurent de nombreuses gravures préhistoriques. Le 10 octobre de la même année, continuant leur exploration jusqu'au fond de la caverne, ils trouvaient, à 700 mètres de l'entrée, les célèbres Bisons d'Argile. Deux ans plus tard, le 21 Juillet 1914, en descendant dans un aven que des paysans leur avaient signalé, la grotte des Trois-Frères étaient à son tour explorée.



Entrée de la caverne du Tuc d'Audoubert à Montesquieu-Avantès (Ariège) lors de la première visite après la découverte des «Bisons d'argile» le 10 octobre 1912. M. François CAMEL, un des découvreurs ne paraît pas sur la photo, car c'est lui qui déclancha l'obturateur de l'appareil 18x24. De gauche à droite : Comte BÉGOUEN, Jacques BÉGOUEN, Max BÉGOUEN, Abbé BREUIL, Louis BÉGOUEN, Émile CARTAILHAC et la barque Voip. (Cliché Max BÉGOUEN)

Comme nous allons le voir, ces découvertes influenceront très fortement leurs destinées.

Les quelques pages qui vont suivre n'ont pas la prétention d'être une biographie des trois frères que furent mes oncles et mon père (Louis); elles seront seulement un coup de projecteur rapide sur ce que furent leurs vies et leurs oeuvres.

LE CONTEXTE FAMILIAL :

La découverte du Tuc d'Audoubert est loin d'être le fruit du hasard. Déjà leur grand-père, le comte Maximilien Bégouën, avait amassé au cours de ses voyages et de ses nombreux postes une collection de minéraux et de fossiles très importante. En 1870, Trésorier payeur général des Finances à Toulouse, son intérêt pour la géologie et la préhistoire lui fit rapidement connaître les préhistoriens locaux. Il aidéra Emile Cartailhac pour la publication de ses "Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme". Catholique déclaré, comme on disait alors, grand admirateur de Darwin, de Claude Bernard et de Pasteur dont il suivait les écrits et les travaux, il publia en 1879 un essai intitulé "La Création Evolutive". Il y montrait notamment comment la doctrine de l'évolution, interprétée de manière spiritualiste, pouvait ne pas être incompatible avec la conception chrétienne de la Génèse. Il s'agissait là d'idées neuves et hardies qui annonçaient Bergson et Teilhard de Chardin.

Maximilien Bégouën mourut en 1885, à 54 ans. Proche de la cour de Napoléon III, il est enterré à Compiègne. Ses collections furent données aux Muséum de Paris et de Toulouse. Sa femme et ses deux fils, âgés de 23 et 21 ans, regagnèrent Paris. Marcel, l'aîné, disparut prématurément. Henri épousa en 1893 Marie-Thérèse MIGNON et un an plus tard acheta une propriété à Montesquieu-Avantès (Ariège) contenant les manoirs des Espas et de Pujol. Le couple s'y installa et c'est là que Max, Jacques, Louis et leur soeur Henriette naquirent. Hélas ma grand-mère et sa fille moururent de la thyphoïde en 1903 lors d'une épidémie qui sévit à Montesquieu cette année-là. Henri Bégouën se retrouvait donc seul pour élever ses trois garçons. Deux grand-tantes, célibataires toutes deux, prirent en main leur éducation, aidées d'un précepteur de grande qualité, l'abbé AUGUSTE, et de nombreux domestiques qui assuraient la marche normale de la maison. Cette première épreuve rapprocha, souda les trois frères dans une grande affection et une grande complicité qui dura toute leur vie.

Pour les vacances tout le monde quitte Toulouse et l'on retrouve avec joie le château des Espas et sa bibliothèque. Leur père qui dirige à l'époque un grand quotidien toulousain: "Le Télégramme" parcourt l'Europe en permanence. Et c'est à chaque retour des histoires fascinantes pour les adolescents. Il leur transmet là son goût de la recherche de la vérité en toutes choses.

LES DECOUVERTES :

Arrive 1911. Pour Pâques, une excursion familiale est organisée à la grotte du Mas d'Azil. Henri Bégouën explique les récentes fouilles de Piette. En grattant dans les déblais, Max découvre une petite incisive de renne cassée mais perforée: "Elle était un déchet, un rebut, mais que ne représentait-elle pas ! Un signal lumineux montant du fond des siècles, matérialisé à nos yeux par cette chose fragile qui fut une parure... Cette découverte, infime en apparence, a eu une importance capitale dans notre vie de fouilleurs et d'explorateurs de cavernes. Nous avons ramassé sur la route de la vie un signe et nous sommes partis, en remontant le cours des âges, à la recherche de l'Homme qui l'avait laissé. Un monde nouveau, un horizon immense à découvrir nous dévoilait d'un seul coup son attrait". (1)

Quelques jours après, le 12 avril, ils visitent la grotte d'Enlène toute proche. Son sol est bouleversé par les fouilleurs, ses parois noircies par les feux de paille des promeneurs, ses concrétions saccagées et pillées. Néanmoins, dans un lambeau de couche en place Jacques a la chance inouïe de trouver un magnifique sommet de propulseur sculpté en bois de renne représentant le corps d'un quadrupède.

La destinée frappe encore à la porte, car bien que le gisement soit riche en vestiges magdaléniens, les objets d'art sont très loin de se trouver à la pelle et demeurent même comme il se doit l'exception. On écrit aussitôt à Cartailhac, on lui amène l'objet et celui-ci prodigue avec joie ses premiers avis. A la rentrée d'octobre, Max, qui étudie le Droit à Toulouse, deviendra aussi son élève au cours de Préhistoire qu'il donne à la Faculté de Lettres.

Durant l'année qui va suivre, les Bégouën ont de sérieuses difficultés avec leur voisin et ami Monsieur de MERITENS, alors propriétaire de l'entrée d'Enlène, qui finit par leur interdire l'accès à sa grotte. Si bien qu'aux vacances de l'été 1912, les trois jeunes gens n'ont qu'une idée en tête : trouver une autre grotte. Ils pensent alors à la résurgence du Volp et décident de l'explorer. Les paysans les en dissuadent, il y a des "brouches" dedans ! Qu'importe, un radeau est fabriqué à la hâte avec l'aide de jeune cocher François Camel. Et le 20 juillet, tous ensemble, c'est la première grande aventure. Les galeries inférieures du Tuc d'Audoubert sont explorées et quelques belles gravures préhistoriques repérées sur les parois ! Cartailhac vient les admirer dès le 25 et donne aux jeunes et fougueux inventeurs d'inestimables conseils sur la manière d'explorer une grotte et de la conserver. Si bien que lorsque le 10 octobre, après avoir brisé au burin une grosse stalagmite qui obstruait une chatière, ils pénétrèrent dans une succession de salles immaculées qui les amènent, à plus de 700 mètres de l'entrée, devant les Bisons d'Argile, ce ne sont plus des enfants ignorants explorant par hasard une cavité, mais des jeunes

gens avertis et conscients de l'importance de ce qu'ils sont en train de vivre. En criant le premier "des statues", Max a regardé sa montre : il était midi et quart... Le soir même, au prix de difficultés maintes fois racontées, ils y amenaient leur père. Le lendemain, un télégramme est adressé à Cartailhac : "Les magdaléniens modelaient aussi l'argile, Amitiés, Bégouën". Celui-ci répondit simplement : "j'arrive". L'abbé Breuil est alerté lui aussi et le dimanche suivant, c'est tous ensemble qu'ils refont le parcours du Tuc d'Audoubert. Cartailhac étreint le comte Bégouën et le remercie de lui avoir procuré, lui et ses fils, la plus grande joie de sa vie de savant. Un grand Livre d'Or est ouvert pour la circonstance et les lignes des uns et des autres en disent long sur l'émotion qui était la leur.

Le 21 juillet 1914, un métayer signala l'existence d'un aven sur la colline, au bord duquel la neige fondait l'hiver. Son exploration est aussitôt décidée. Quelques heures après, la grotte des Trois-Frères était à son tour découverte. Des centaines de gravures, des peintures ont été aperçues, mais le 1er Août la guerre éclate et les trois frères partent au front. Ils se promettent de ne terminer l'exploration que tous trois réunis. Ils sont bien loin de se douter encore que ce jour n'arrivera que le 3 juin 1918... Considérées sous l'angle de la conservation, ces quatre années de guerre furent bénéfiques : d'une part parce qu'aucune visite n'eut lieu pendant ce temps et d'autre part, parce qu'elle permirent aux jeunes inventeurs de mûrir leur personnalité et de beaucoup apprendre.

LA GUERRE :

Comme pour des millions de français, la guerre de 14/18 laissa sur ces jeunes hommes sa trace indélébile :

Mas est sergent au Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc. Grièvement blessé à l'épaule et au bras gauche, il termine la guerre avec la Croix de Guerre et la Médaille Militaire. Toute sa vie, il tiendra beaucoup à cette dernière décoration. Plus tard, par deux fois, il refusera la Légion d'Honneur qui lui était proposée à d'autres titres que militaire, comme si celle-ci aurait pu jeter une ombre sur cette médaille gagnée avec son sang dans l'immense fraternité des tranchées.

Durant sa convalescence en 1916, il écrit un recueil de poèmes : "Quelques poèmes à la gloire de l'Armée Française", qui fut primé au concours de l'Académie des Jeux-Floraux.

Jacques, lui aussi incorporé au célèbre R.I.C.M. est envoyé à Saint-Cyr. C'est avec le grade d'aspirant qu'il commence la guerre. Au Fort de Vaux, il se distingue en héros. Henri BORDEAUX, de l'Académie Française, dans son ouvrage "Les derniers jours du Fort de Vaux" cite ses faits d'armes à plusieurs reprises et publie des extraits de son carnet de notes. En voici un, quand, enfin relevé, il décrit l'arrivée au cantonnement : "Nous sommes les premiers arrivés : fantômes de boue, pâles et fragiles, on accourt vers nous. On nous

serre la main, on est heureux de nous revoir et nous, malgré toutes les souffrances, la fatigue, nous ne donnerions rien pour changer notre place... Pleins de joie orgueilleuse, nous serrons la main de tous ces soldats propres et frais qui nous entourent. Nous buvons avec délice quelques quarts de café bouillant. Puis on nous conduit chez nous. Avant de nous quitter pour reparaître propre, je serre la main de tous ceux qui m'on suivi ; je me souviendrai d'eux".

Une autre fois Jacques Bégouën regrette son appareil photographique tant il s'élève du spectacle du champ de bataille une mystérieuse beauté et Henri Bordeaux conclut : "Eternelle race amoureuse de beauté, chez qui rien ne peut abolir le goût de voir et de sentir la vie...".

Un an plus tard, en 1917, il entre dans l'aviation et obtient son brevet de pilote le 8 juillet. L'Escadrille des Cygnes l'accueille et il y effectue de nombreuses missions. Son appareil photographique ne le quitte pas et sa descendance conserve ses précieux albums.

Il terminera la guerre lieutenant, Chevalier de la Légion d'Honneur, titulaire de la Croix de Guerre, Officier de l'Ordre de St-Sarra de Serbie, de l'Ordre du Roi Albert de Belgique et de la Médaille de Verdun.

Louis fit par rapport à ses frères une guerre plus modeste. Sous-officier téléphoniste, il fût blessé en 1916 par un éclat d'obus. Sa conduite envers ses hommes, blessés comme lui, lui valut la Croix de Guerre.

Le 3 juin 1918, enfin réunis aux Espas, les trois frères reviennent au Tuc d'Audoubert. Le Livre d'Or a gardé la trace de cette visite : "Après quatre ans de guerre, nous sommes revenus, un peu démolis, mais intacts, et nous avons porté aux deux bisons d'argile l'hommage de notre souvenir ... Nous n'avons rien oublié ... Nous avons beaucoup appris !".

A partir de ce moment-là, le tronc commun que fut la vie des trois frères se termine et chacun va suivre sa route.

Tout naturellement, je retracerai dans l'ordre celles de Max, de Jacques et de Louis.

MAX (1893-1981)

Doté d'une vive intelligence, spiritualiste, intuitif, très doué dans de nombreuses matières surtout les Lettres et la Philosophie, il émanait de son personnage un charme naturel qui faisait oublier sa très grande taille. Sa chaleur humaine, son sens de l'autre, son humour lui valurent d'être entouré toute sa vie de nombreux amis, très souvent beaucoup plus jeunes que lui.

Peu de temps après la guerre, il épousa Simone ELIE de BEAUMONT, petite fille de l'académicien et n'auront pas d'enfant. Lorsqu'il prendra sa retraite aux Espas, veuf, il se remariera avec Henriette REY. Il se consacra alors, avec elle, à la rédaction de ses souvenirs. Il meurt debout comme c'était son voeu le plus cher, à 87 ans, huit jours après avoir conduit le deuil de mon père et dix huit mois après son autre frère. La mort ne les aura pas séparés longtemps.

L'écrivain :

A peine démobilisé, il commence une carrière d'écrivain et publie des poèmes, des romans dont certains auront pour thème la préhistoire. Le genre est nouveau à l'époque et obtient du succès : "Les Bisons d'Argile" (1925), "Quand le mammoth ressuscita" (1928), "Tisik et Katé" (1947). Ses essais philosophiques sont imprégnés de pensée teilhardienne : "La préhistoire, source de foi en la destinée humaine" (1935); "Ce que je dois au père Teilhard de Chardin" (1965), "La Chrysalide humaine" (1971). Une réflexion sur les colonies paraît en 1937, qui est toujours d'une brûlante actualité : "La Mission de l'Occident aux Colonies : Exploiter ou civiliser ?".

Le père Teilhard de Chardin :

C'est en 1915, au Front, que Max Bégouën fit la connaissance du père Teilhard de Chardin, préhistorien et paléontologue. D'emblée, il est séduit par ce grand penseur, par les perspectives généreuses qu'il ouvre sur le problème éternel de la destinée humaine, qui ne fait pas de prosélytisme confessionnel, et qui résume sa vision en une formule qui est un véritable acte de foi : "Tout ce qui monte, converge".

C'est dans leur appartement parisien, aidés de quelques amis, que Max et Simone Bégouën ronéotypent les premiers écrits du grand jésuite qui n'obtiendront l'Imprimatur que bien plus tard. Grâce à eux, le "Phénomène Humain", le "Milieu Divin" et d'autres commencent ainsi à circuler sous le manteau.

L'Afrique :

En 1927, parallèlement à ses activités d'écrivain, Max Bégouën s'était aussi lancé dans les affaires. Mais un associé peu scrupuleux l'exploite et il se retrouve quasiment ruiné.

C'est à ce moment-là que l'appel de l'Afrique se fit entendre. Fasciné par ce continent, il est choqué par la manière dont on s'y prend avec ses habitants. Il décide d'y tenter une expérience et choisit le Maroc où il a des amis. Son idée, presque utopique à l'époque, est d'y concilier les exigences de la libre entreprise avec celles du respect des droits et des intérêts des autochtones. Son plan fait rire les banquiers. Seule une grande famille juive, séduite par ce projet porteur d'idéal, prit le risque avec enthousiasme. C'est ainsi qu'il implanta une distillerie de plantes à parfums, surtout de roses, qui poussent presque naturellement dans le Moyen-Atlas. Apparemment, la manière dont il s'y prend est bien peu orthodoxe. Aucune terre n'est achetée, c'est le chef berbère du lieu qui lui prête un terrain pour construire l'usine. Pour les roses, il enseigne à la population l'art de les cultiver, surtout de les ramasser, et s'engage seulement à les acheter. Cette usine, qui fut toujours épargnée lors des troubles qui ont précédé l'indépendance du Maroc, vit encore aujourd'hui. La même expérience fut réalisée et réussie en Afrique noire, en Guinée, dans le Fouta-Djalou, avec la

distillation d'écorce d'orange. Elle aussi a survécu à l'indépendance. Sachant bien qu'il n'était pas venu en Afrique pour y chercher fortune, le président Sekou-Touré proposa à Max Bégouën, lors de son départ à la retraite, une villa en bord de mer pour ses vieux jours. Ce geste fut évidemment décliné courtoisement, mais il se passe de commentaire.

JACQUES (1896-1979)

Peu après la guerre, il se marie avec Margueritt COUP de CONTY qui lui donna cinq enfants. Le couple vit quelque temps aux Espas et s'intéresse à la préhistoire. Il en reste un plan, très précis pour l'époque, des grottes d'Enlène et des Trois-Frères, avec la situation des premières fouilles des Bégouën. En 1921, à l'occasion des partages familiaux, manifestant déjà son intérêt pour l'Ariège, il achète le domaine de Coumes, proche de Castillon.

L'amour du bois, de son odeur, de ses multiples formes, l'a toujours fasciné. Il crée une saboterie au bord du Lez qui coule dans la vallée. François CAMEL, le compagnon de toutes les découvertes, le suit et devient son contremaître : il resta à son service toute sa vie.

Le folklore de la vallée de Bethmale :

Ma grand-mère, Marie-Thérèse Bégouën, s'était déjà intéressée au folklore si particulier de cette vallée pittoresque. Elle avait ramené de ses excursions de 1887 quelques objets typiques mais surtout, bonne photographe, de nombreux clichés si précieux aujourd'hui.

En s'installant définitivement dans la vallée de Castillon, fabriquant des sabots, passionné de chasse et de pêche, aimant la compagnie des gens simples, Jacques Bégouën fit corps avec le pays qu'il avait choisi. Il se passionna pour les richesses extraordinaires de cette petite civilisation à part qui survécut jusqu'au début du XXème siècle dans la vallée de Bethmale. Très vite, il se rendit compte de l'extrême fragilité de ses vestiges pour la plupart de bois et d'étoffe, et du désintérêt total des enfants ou petits enfants de ceux qui les avaient fabriqués avec tant de savoir faire et d'amour. Il recueillit tout ce qu'il put dans les décharges, les ruisseaux, les greniers, en les échangeant parfois contre des sabots...

Grâce à lui quelques familles bethmalaises prirent enfin conscience qu'il ne fallait plus jeter les "trastos" (les vieilles choses). Une collection complète fut ainsi réalisée tout au long de sa vie. De nombreux contes furent également recueillis. Le musée des Arts et Tradition populaires de Paris possède quelques belles pièces qu'il avait en double. Mais l'essentiel est actuellement la propriété de sa petite fille Christiane Bégouën. Le musée d'Augirain l'abrite en ce moment.

Jacques Bégouën a publié plusieurs études sous le titre "La Vallée de Bethmale", généralement dans le Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts. Une autre a

été consacrée à "L'ours Martin" d'Ariège-Pyrénées.

Jusqu'à sa mort en 1979, il milita pour le maintien de l'activité humaine dans les vallées, assurant que c'était possible si l'on voulait bien s'en donner la peine. Il enseignait aux jeunes montagnards qui venaient le voir l'amour de leurs traditions, la fierté de leurs ancêtres. Dans son musée du château de Coumes, une affiche signalait : "Ne soyons pas des enfants de panurge, mais de fiers isards" !

Il déplorait l'abandon des traditions dans des fascicules intitulés "qu'as-tu fait, mon frère".

LOUIS (1896-1981)

Les principaux traits de caractère de mon père étaient la bonté et la modestie. Il lui était absolument impossible de dire du mal de quelqu'un. Cela lui valut d'être toujours réélu à la tête de la commune jusqu'à ce que je prenne le relai.

Après son mariage avec Marcelle DOL dont il eut cinq enfants, il décida de restaurer le château de Pujol qui se trouvait sur la propriété mais qui était presque en ruine. Dans les dépendances heureusement vastes, il créa une laiterie. Cette activité lui permit de vivre à Montesquieu-Avantès et de s'occuper de la conservation et de l'étude des Cavernes du Volp qui se trouvaient en grande partie sous ses terres. C'est lui qui commença les indispensables échanges fonciers qui aboutirent, 70 ans après, à la maîtrise des sols sous lesquels se déroulent les galeries.

La conservation des Cavernes du Volp :

Le professeur Comte Henri Bégouën, son père, professait que : "Toute grotte ornée livrée au public est perdue pour la science". Louis Bégouën n'ouvrit les Cavernes du Volp qu'à des spécialistes, tenant à les guider lui-même. Le Livre d'Or a gardé la trace du passage de tous ces préhistoriens venus du monde entier. L'aménagement proprement-dit des grottes du Tuc d'Audoubert et des Trois-Frères fut réduit au strict minimum indispensable car il considérait qu'il était indispensable, pour le visiteur contemporain, de refaire les mêmes efforts, les mêmes gestes que ceux que les magdaléniens avaient bien dû faire pour vaincre les mêmes passages : "le Sanctuaire" garde ainsi toute sa dimension.

Il décida de laisser "in situ" tous les objets archéologiques abandonnés ou déposés par les préhistoriques sur les sols ou les parois des cavernes, fait unique à l'époque. Enfin, contre vents et marées, il tint à ne rien commercialiser afin que la plus grande discrétion entoure les Cavernes du Volp, en dehors des publications scientifiques. Cette philosophie, qui est toujours la nôtre, a été la base de leur heureuse conservation.

La sensibilité, l'intuition scientifique de Louis Bégouën firent que les grottes du Tuc d'Audoubert et des Trois-Frères sont encore absolument intactes à ce jour et donc toujours aptes aux études et analyses les plus fines, que les moyens modernes permettent de plus en plus.

L'étude des Cavernes du Volp :

Acquise en 1925, mon père se mit à fouiller la grotte d'Enlène. Il fouillait surtout les après-midi, après avoir bouclé ses activités professionnelles qui commençaient très tôt le matin. Il partait à pied de Pujol, muni de sa lampe à acétylène, de son piolet et de son sac. Enlène était sa grotte chérie. Dès les années 1930, le musée de Pujol, actuellement Musée Bégouën, fut aménagé pour y recevoir les innombrables vestiges en provenance d'Enlène. Tout était gardé, même les rebus de fouille. De nombreux objets d'art furent ainsi découverts au fil des ans. Certains sont devenus des classiques du genre et figurent dans les manuels scolaires. Le propulseur aux bouquetins affrontés est le plus connu. Dans la grotte des Trois-Frères, il fouilla une partie du Grand Eboulis et mis au jour un squelette de bison qui fut entièrement reconstitué et qui demeure une pièce maîtresse de notre musée, ce genre de document étant excessivement rare.

En 1933, avec Monsieur LACOMME, il entreprit la première copie des Bisons d'Argile à l'aide de photographies stéréoscopiques : cette maquette fut le clou de l'exposition universelle de Bruxelles en 1935.

Vers 1937, Louis Bégouën, conscient, que ses méthodes de fouilles étaient dépassés, arrêta de lui-même son travail sur le terrain, en vue de préserver le gisement. Si ses publications, une dizaine environ, sont peu nombreuses, c'est qu'il se déchargeait de ce travail sur son père qui ne demandait pas mieux...

Durant de nombreux étés, Louis et Marcelle Bégouën recevaient à Pujol l'Abbé Breuil qui avait accepté la terrible tâche de décalquer les gravures et peintures du Tuc d'Audoubert et des Trois-Frères. On sait avec quelle maîtrise, il s'en acquitta. Mais l'Abbé Breuil avait un caractère difficile et ses séjours n'étaient pas toujours roses pour les domestiques et pour ma mère.

Vers 1950, une partie de sa collection préhistorique fut remise au Musée de l'Homme où les pièces les plus notables sont ainsi exposées en permanence.

En octobre 1968, son vieil ami le docteur Pales, grand préhistorien ariégeois, lui remit la rosette de l'Ordre National du Mérite. Le gouvernement de la France honorait ainsi une vie vouée à la préhistoire avec amour et désintéressement.

La succession :

En 1968 afin d'envisager les inévitables problèmes de succession, il créa avec ses enfants la Société Civile du Domaine de Pujol : ni les grottes, ni les collections, ni la bibliothèque de préhistoire ne seront partagées. Cela eut pour effet de souder ses enfants dans la même ambition familiale : tous, chacun selon leurs possibilités, sont les mécènes de la société.

La reprise des fouilles d'Enlène par Jean Clottes et

moi-même en 1976, fut une grande joie pour lui. Le jour même de sa mort, il en parlait à son médecin. Mon père est mort heureux.

- ● -

En 1989, la Société Civile est devenue "L'Association Louis Bégouën". Chaque membre de sa descendance aura le droit d'y adhérer s'il le désire. L'aventure, le risque, la vie continuent...

Robert Bégouën